

LE PRISONNIER DE MONACO

D'après les conventions passées entre la France et le prince de Monaco, les sujets monégasques ou autres condamnés pour délits quelconques par les tribunaux de la principauté doivent subir leur peine dans les prisons de Nice.

On n'a pas oublié la légende du prisonnier de Monaco, antérieurement au traité actuel.

Un particulier avait été condamné à trois ans de prison par le tribunal local. Le ministre de la justice, garde des sceaux, qui était en même temps président du tribunal, greffier et geôlier, va trouver le prince et lui dit :

—Altesse, nous avons un condamné. Où faut-il le mettre ?

—N'y a-t-il, dans ma capitale, aucun monument qui puisse servir de prison ?

—Il y a l'ancien couvent des Augustines, dans lequel on peut aménager une chambre basse ; mais il faut une porte solide et un verrou.

—Qu'on les pose !

—Puis, il faudra nourrir le prisonnier.

—Et combien cela coûtera-t-il ?

—Voilà le devis : maçonnerie, 200 francs ; serrurerie, 50 francs ; habillement du condamné, 100 francs par an ; nourriture, 25 francs par mois.

—Ah ! ma foi ! dites-lui de s'évader.

Le ministre de la justice, garde des sceaux, président, greffier et geôlier, va trouver sa victime et lui dit :

—Son Altesse Sérénissime consent à vous laisser partir.

—Mais je ne veux pas m'en aller, riposte le criminel, le climat de ce pays est indispensable à ma santé, vous m'avez flétri, il faut subir les conséquences de votre jugement. J'entends être logé et nourri ici pendant trois ans.

Le prince s'étant énergiquement refusé à faire les frais de la geôle, on put assister à ce spectacle curieux :

Un homme se promenant du matin au soir en fumant sa pipe, demandant aux étrangers quelques sous pour le pain de chaque jour et heureux de son sort qu'il ne vent pas changer !

Cet homme, libre comme l'air, c'était le prisonnier de Monaco !

DANS UN PAYS TROP CHAUD



Le médecin.—Il faut absolument que vous abandonniez l'usage des alcools.

Le patient.—Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller dans un climat plus chaud ?

Le médecin.—Vous êtes sûr d'y aller, dans tous les cas, si vous ne lâchez pas le cognac.

BONHOMME DE L'AUTRE SEXE



La tante.—Quoi, Sunol, tu appelles cela un bonhomme de neige ! Il n'a pas de jambes.

Sunol (jonglant).—C'est ce qu'il faut, aussi ; c'est une madame bonhomme de neige.

RANCUNIER

Elle.—As-tu toujours de la rancune contre ton ancien rival ?

Lui.—Oui ; je le hais parce que tu l'as refusé.

A SON POINT DE VUE

M. Gagnepetit.—Vous ne considérez pas la pauvreté comme un crime ?

Mlle du Satin.—Mais oui ; puisqu'elle condamne au travail forcé.

DOUBLE EMBLÈME

Rodolphe.—Acceptez cette bague, ma chérie, comme l'emblème de mon amour qui n'a pas de fin.

Céline.—Et aussi comme l'emblème du mien qui n'a pas de commencement.

PAUVRES HOMMES !

Rita.—Ne penses-tu pas que les hommes font leur demande en mariage d'une manière trop soudaine ?

Amélie.—Oui et pas assez souvent ; la vie serait certainement agréable, si ce n'était que les hommes !

AUDESSUS DE LA MOYENNE

Premier tramp.—Voyons, imbécile, ne te laisse pas décourager ; il y en a encore de l'espoir. Tiens lis cette annonce : "On demande un jeune homme d'une intelligence moyenne."

Second tramp.—Toujours le même guignon : il y a toujours une restriction qui m'exclut.

HISTOIRE MODERNE

Le professeur, (faisant répéter l'histoire de la sécession).—Qui a gagné la bataille de la Nouvelle-Orléans ?

L'espoir de la patrie, (7 ans).—Jim Corbett.

EN TEMPS VOULU

Télelégère.—Je souffre beaucoup de ce temps-ci ; mes dents de sagesse percent.

Vertdegris.—Tu ne me dis pas cela ! Les miennes ne m'ont percé qu'après mon mariage.

LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

Paul.—Voyons, tu ne nieras pas, au moins, que tous les hommes ont été créés égaux et libres !

Henri.—Oui je le nie ; il n'y en a eu que deux hommes qui ont été créés ainsi ; et encore l'un d'eux était une femme.

DANS LE SANG

Bouleau.—Je me suis souvent demandé ce que mon ancêtre Adam a dû dire à Eve quand il l'a vue pour la première fois.

Rouleau.—Adam est-il un de tes ancêtres ?

Bouleau.—Sans doute.

Rouleau.—Il a dû lui demander de lui prêter trois piastres.

DEUX SORTES DE LIBERTÉS

Propos d'annexion.

Le canadien.—Pourquoi, vous, américains, vous vantez-vous d'avoir tant de liberté ; vous n'en avez pas plus que nous.

L'américain.—Attendez que nous ayons une élection.

Le canadien.—Nous avons aussi des élections, et nous votons pour qui nous voulons.

L'américain.—Oui ; mais vous n'avez pas la même liberté lorsqu'arrive le dépouillement du scrutin.

MAUVAISE RACE

Le professeur.—Quel est ce personnage dont il est question dans l'Écriture, qui a dit que tous les hommes sont menteurs ?

L'élève.—Pierre, je suppose ; parce que tous ses amis étaient pêcheurs.

CONSÉQUENCE NATURELLE

Alphonse.—J'ai bien peur que l'engagement entre Blanche et Charles ne tourne en fumée.

Alice.—Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

Alphonse.—Quand je suis allé faire une visite à Blanche, hier, elle était occupée à lui broder un sac à tabac.

PRIS DE COURT

Louise.—Rose et moi, nous nous intéressons beaucoup à vous.

Fred.—Trop aimables ; mais pourquoi ?

Rose.—L'une de nous, d'après notre horoscope, est pour devenir votre femme, et l'autre sera sa fille d'honneur.

MALHEUR DÉJOUÉ

Dick.—Je t'ai toujours pris pour un homme de goût ; pourquoi portes-tu une imitation d'opale ?

Tom.—Les vraies opales sont tellement malchanceuses, vois-tu.

L'AMOUR FILIAL FIN DE SIÈCLE



Lolo.—Maman, tu vas m'en donner des cheveux de papa ?

Le papa.—N'est-ce pas extraordinaire ! L'idée, à son âge, de conserver un souvenir de moi !

Lolo.—Dépêche-toi, maman ; c'est pour faire une queue à mon cheval.